

EDITA
MORRIS



**PRIX ALBERT
SCHWEITZER
1961**

PRÉFACE
DE MAURICE
PONS

**"INÉVITABLEMENT ET
INCONTESTABLEMENT
ÉMOUVANT."** Kirkus Reviews

TRADUIT
DANS UNE
TRENTAINE
DE LANGUES

LES FLEURS D'HIROSHIMA

VENDU À PLUS DE 3 MILLIONS D'EXEMPLAIRES



Les fleurs d'Hiroshima

EDITA MORRIS

Les fleurs d'Hiroshima

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Suzanne Lipinska



TITRE ORIGINAL
The Flowers of Hiroshima

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© René Julliard, 1951

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Alice et Barrows, en amitié

Préface

Jamais plus Hiroshima

Jamais plus Hiroshima. Dites-le avec des mots noirs et rouges, milliers de porteurs de pancartes qui marchiez sous les dix mille soleils de pluie des routes anglaises. Dites-le avec les oriflammes de vos éblouissants boubous, jeunes Africains que nous vîmes longuement battre en rond l'asphalte de New York, exorcisant l'odieuse bombe française. Dites-le avec les images noires et blanches de vos pellicules infrangibles, Alain Resnais, notre honneur. Jamais plus Hiroshima. Edita Morris le dit à sa façon, avec les fleurs mêmes d'Hiroshima, avec ces bouquets de pensées blanches que les survivants de la bombe font flotter sur les eaux noires du fleuve Otha.

Ils sont peu nombreux, les 78 150 morts d'Hiroshima, au regard des 38 millions et quelques centaines de milliers de morts présumés de la Dernière Guerre mondiale. Mais comme les carbonisés d'Oradour, comme les fusillés de Châteaubriant ou de Philippeville, ils pèsent plus lourd que tous les autres dans la conscience criminelle des hommes. Certains ont été punis. D'autres le seront encore.

Mais qui fera jamais le Nuremberg des vainqueurs ? Acte d'accusation : Hiroshima.

À Okinawa, la principale base japonaise dans les îles Riou-Kiou, après quatre-vingt-trois jours de bataille acharnée, on dénombra 110 061 morts. C'était en juin 1945. Mais le nom d'Okinawa n'est pas entré dans nos mémoires. Depuis le mois de mai, cette année-là, Tokyo, Kawasaki, Yokohama, Nagoya, Kobé, Osaka avaient été maintes fois bombardés, incendiés et quasiment détruits. Mais ce que les peuples du monde entier partout crient et répètent, c'est Jamais plus Hiroshima, Jamais plus Hiroshima.

Entre les îles de Hondo, de Kiouchiou, de Shikokou, s'étend une mer intérieure, calme et peu profonde, que les Nippons appellent la Méditerranée japonaise. Les côtes merveilleusement articulées y dessinent des baies superbes. Au fond de l'une d'elles, Hiroshima, l'une des plus belles villes du Japon, repose entre les cinq branches du fleuve Otha. Il faut lire les géographies publiées avant la guerre pour essayer de comprendre dans quelle région du monde fut lancée la première bombe atomique. « Les régions de pêche côtière, écrivaient alors, innocemment, les géographes, groupent 1/20^e de la population du Japon... Il faut noter que les rivages ont une densité de population très élevée qui peut atteindre 1 200 habitants par kilomètre carré... Hiroshima, port sur la mer intérieure, compte 360 000 habitants... »

Je ne veux pas qu'on s'y trompe : les 360 000 habitants d'Hiroshima, les quelque 72 millions de Japonais n'étaient pas tous de pacifiques pêcheurs.

Un peuple est responsable de son histoire, qu'il en soit fier ou qu'il en soit honteux. Aveuglément soumis à un empereur-dieu qu'il n'a jamais voulu désavouer, le Japon avait attaqué la Chine, bombardé Tientsin et l'Université de Nankin ; il avait quitté la Société des Nations et signé avec Hitler, à Berlin, une provocante alliance militaire ; on sait avec quelle rage l'armée nippone attaqua la flotte américaine ancrée à Pearl Harbour, avec quelle sauvagerie elle s'empara de Manille et des Philippines. Mais de tout cela le peuple japonais se trouve comme brusquement absous par la monstrueuse expiation qu'on lui fit subir, et rien, ni l'Histoire ni la justice, ne peut retenir les peuples de crier Jamais plus Hiroshima.

Ce matin-là, c'était le 6 août 1945 – et déjà, il faut le dire, le monde revivait dans l'allégresse de la victoire, déjà la bête écrasée, mourante, expirait de Berlin à Tokyo – un jeune pilote de vingt-cinq ans, Claude Eatherly, survolait le Japon dans un avion de reconnaissance. Il était suivi par un bombardier, portant dans ses flancs une bombe d'un type nouveau, longue de trois mètres, pesant quatre tonnes, et baptisée par l'armée américaine : Little Boy, petit garçon. Cette bombe, les survivants d'Hiroshima devaient l'appeler plus tard : pika-don, lumière et bruit. À 8 h 15, Eatherly se trouve juste au-dessus d'Hiroshima. Il donne au bombardier l'ordre de lâcher Little Boy. À 8 h 16, Hiroshima est effacé de la surface de la terre.

En récompense de ses services, Eatherly fut décoré de la « Distinguished Flying Cross », l'une

des plus hautes distinctions de l'armée de l'air américaine. C'est plus tard qu'il devait se faire une idée du cataclysme qu'il avait déclenché : atteint de graves troubles mentaux, il est aujourd'hui soigné à l'hôpital des anciens combattants de Waco, dans le Texas.

Côté américain, donc, dans la victorieuse bataille d'Hiroshima : une victime. « Pendant quinze ans, déclarait l'autre jour Eatherly, le souvenir d'Hiroshima m'a empêché de dormir. » Les services médicaux de l'armée américaine le soignent avec respect. Il incarne à bon marché le remords de tout un peuple. Côté japonais : 78 000 morts, 59 425 blessés ou disparus, selon les estimations les plus sérieuses, en soixante secondes. Mais ce ne sont là que des chiffres. Écoutons plutôt Yaka, la jolie petite Japonaise qui nous parle par la voix d'Edita Morris. Elle était là, pour le grand spectacle « bruit et lumière », elle était dessous – et elle déteste les statistiques :

« Partout autour de moi, il y a des gens qui courent, qui courent... Ils me poursuivent avec leurs visages carbonisés, avec des lambeaux de chair arrachés de leurs épaules... Cette fille au visage rongé par les flammes, cet homme qui porte sa femme morte sur son dos... Ici, c'est un groupe d'écoliers écroulés les uns sur les autres, tous morts. Là, c'est un chien, les pattes prises dans l'asphalte fondu. C'est ce qui nous attend tous si nous ne courons pas assez vite. Vite, vite, ou nous serons rôtis vivants... Loin devant moi, j'aperçois la ligne noire du fleuve et des ombres qui plongent dans ses eaux. Comme des torches

vivantes, les cheveux en flammes, les femmes s'élancent du rivage en grappes serrées... »

Vingt mille personnes, selon Yuka, reposent au fond du fleuve. Yuka et sa sœur Ohatsu viennent aujourd'hui encore déposer des fleurs sur la surface des eaux ; elles attachent leurs bouquets à la rive avec des ficelles, à l'endroit même où leur mère s'est noyée. Le fleuve est la seule tombe, à Hiroshima, que l'on puisse fleurir.

J'ai vu les cimetières de Berlin, creusés à la hâte dans les jardins publics, au milieu des carcasses calcinées de la ville et fleuris par un jour de Toussaint de l'après-guerre. La vérité m'oblige à croire que les jeunes femmes allemandes, prises dans les bombardements au phosphore de Cologne ou de Hambourg, ont été dans le malheur les sœurs d'Ohatsu et de Yuka. Mais ce que les jeunes femmes crient aujourd'hui dans le monde entier, ce n'est pas Jamais plus Hambourg, ce n'est pas Jamais plus Cologne, c'est Jamais plus Hiroshima.

Pourquoi cela ? La guerre, à Hambourg, est, comment dirais-je ? plus finie que jamais. Au printemps, les jeunes femmes se promènent sur les bords de l'Alster avec de petits chapeaux blancs, dans leurs Mercedes décapotables ; l'été, elles prennent en riant le ferryboat pour la Suède ; l'hiver, elles accouchent sans douleur dans les cliniques de verre. À Hiroshima, quinze ans après, la guerre continue, et, dans ce qu'elle a de pire. La guerre atomique – c'est Edita Morris qui nous l'apprend – a créé là-bas une nouvelle espèce d'êtres humains : les hommes radioactifs.

Ce sont les survivants d'Hiroshima, les « seizon-shas ». Apparemment, ils sont faits comme vous et moi : une tête, deux bras, deux jambes. À moins qu'ils n'aient sous leur kimono de larges chéloïdes, jamais cicatrisés, qui leur mangent les épaules et le dos. À moins qu'il ne leur manque les oreilles, par exemple, effacées par les radiations, on croirait dévorées par une bête, une sorte d'ours blanc friand d'oreilles d'hommes. À moins que leur esprit ne se soit brusquement arrêté, comme toutes les horloges d'Hiroshima, ce matin du 6 août 1945, 8 h 15. À moins qu'ils ne soient brusquement terrassés par un mal mystérieux qui leur fait gonfler les mains, boursoufler le visage, craqueler les lèvres et mourir sous les yeux de médecins impuissants.

Mais ce n'est pas cela le pire. Le pire, c'est que les êtres radioactifs, les hommes ou les femmes d'Hiroshima, ne savent pas, ne peuvent toujours pas savoir, quelle sorte d'animal humain, quelle sorte de monstre ils vont engendrer. Les savants japonais ont fait de terribles découvertes. L'un d'eux, le D^r Domoto, l'explique à Edita Morris, dans son pathétique langage :

« Après une semaine, le poisson pousse deux têtes, pousse quatre œils. Même chose peut arriver à les bébés humains, avant la naissance, si la mère est radioactivée, ou même à le bébé du bébé. [...] Les personnes radioactivées jamais ne peuvent pas être certaines que leurs petits-petits-petits-enfants ne sont pas comme [c]es poissons horribles... »

C'est cela Hiroshima, quinze ans après. Edita Morris a voulu nous faire comprendre comment

essayent encore de vivre Yuka et sa sœur Ohatsu, survivantes d'Hiroshima. Elle n'accuse ni ne condamne personne. Elle demande seulement, avec les mots les plus simples : comment la bombe perfide a-t-elle pu souiller le sang, la moelle et jusqu'aux entrailles d'une petite jeune fille appelée Ohatsu ?

Comment ? Je pense que les savants américains qui mirent au point la bombe dans leur laboratoire secret de Los Alamos, je pense que les militaires qui l'expérimentèrent en toute sécurité dans le désert du Nouveau Mexique, le savaient parfaitement. Ce pasteur qui, sur l'aérodrome de Tinan, une heure avant l'heure H, bénit l'avion d'Hiroshima et pria publiquement pour le succès du raid, je pense qu'il le savait aussi. Et bien sûr, le président Truman, qui devait faire peu après cette stupéfiante déclaration : « Nous avons joué deux milliards de dollars sur le plus sensationnel coup de dés scientifique de l'Histoire – et nous avons gagné. »

Ils savent comment. Ils savent pourquoi. Mais ils n'ont jamais voulu répondre à la simple question d'Ohatsu. Le journaliste allemand Robert Jungk a révélé récemment que, dès 1945, les troupes d'occupation instituèrent au Japon la censure la plus stricte. Toute allusion à la bombe atomique était proscrite, non seulement dans les journaux, à la radio, dans les livres, mais jusque et surtout dans les publications scientifiques. Au cours des mois d'octobre et de novembre 1945, des commandos U.S. d'un genre particulier confisquèrent les préparations anatomiques que certains savants

japonais avaient pu réaliser, à partir de fragments de tissus prélevés sur les corps des victimes atomisées. Quiconque, par ses recherches et ses analyses, « portait préjudice aux forces d'occupation » était passible de la cour martiale. Le professeur Tsuzuki protesta en ces termes : « À l'instant où des gens meurent à Hiroshima et à Nagasaki d'une maladie nouvelle, la "maladie de la bombe atomique", dont nous n'avons pas encore résolu les énigmes... il est impardonnable d'interdire les travaux et les publications ayant trait à des questions scientifiques d'ordre médical ». Mais dans le même temps, les services de la Défense américaine organisaient, sous le nom d'A.B.C.C., l'enquête la plus systématique jamais conçue dans l'histoire de la médecine. Financée par la Commission de l'Énergie Atomique, chargée par ailleurs de perfectionner sans cesse l'armement nucléaire des États-Unis, l'enquête, qui porta, dit-on, sur plus de 70 000 sujets, n'avait d'autres buts que d'étudier systématiquement les effets médicaux et biologiques de la radioactivité. « Ces études, écrivait le ministre de la Défense, James Forrestal, sont de la plus haute importance pour les États-Unis. » Hiroshima et Nagasaki devinrent bientôt des villes-laboratoires pour les commissions militaires américaines – mais pas un dollar ne fut jamais affecté par le gouvernement américain au traitement des victimes japonaises de la bombe. C'est à des initiatives privées que sont dues les seules véritables cliniques d'Hiroshima – et les lecteurs de ce livre seront heureux de savoir que sur les bords de l'Otha s'élève aujourd'hui une maison de

le vainqueur, devant la victime aussi, devant l'homme qui souffre, devant le grand homme qu'est mon mari.

Et devant cet hommage rendu à sa souffrance et à son triomphe, voilà que les larmes lui montent aux yeux. Elles brillent un instant sur ses longs cils puis, comme de minuscules rivières, elles cheminent à travers ce paysage d'agonie qui fut le visage d'un homme. Elles longent les bords de ses pustules desséchées, coulent au creux de ses plaies vives et se perdent dans sa bouche entrouverte.

— Fumio ! dis-je seulement dans un souffle.

Je voudrais lui dire tant de choses, et je ne sais que répéter « Fumio ! Fumio ! » Je ne puis que m'agenouiller près de lui, sachant déjà qu'il ne m'entend plus.

Il tourne sa tête sur l'oreiller, ferme les yeux. Il est là maintenant, immobile, si pâle et si frêle. Il ne reste vraiment rien de lui. À quoi donc ressemble-t-il ce soir, mon Fumio ? Ah ! oui, à ma poupée de chiffon. Ma chère poupée, mon cher petit bonhomme. Comme je l'ai aimé !



141

Composition
FACOMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 15 octobre 2023*

Dépôt légal : octobre 2023
ISSN 2741-9266
EAN 9782290385562
OTP L21EPLN003449-554918

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion